

jane sautière

tout ce qui
nous était à venir

verticales

NOUS AUTRES

Nous sommes lourds et lourde. Ivres. Ensemble dans le même lit, habillé·e·s. Nous ne savons plus comment nous tombons dans ce lit. Ce n'est pas l'été, mais il fait bon dans la chambre du petit appartement de la rue de l'Avre. Nous sommes des ami·e·s, une femme et deux hommes. Deux hommes qui s'aiment et une femme. C'est après le déjeuner. Un samedi peut-être.

Nous débordons de saoulerie et de désir. Qui s'élèvent de nous comme une buée, une vapeur de nos alcools. Tous les gestes paralysés. Nous ne roulerons pas d'un bord à l'autre comme de grosses barques, nos mains ne trembleront pas en se glissant sous nos vêtements, nous n'aurons

TOUT CE QUI NOUS ÉTAIT À VENIR

pas aux paumes nos chaleurs d'animaux, nous ne prendrons pas dans nos bouches vulve et pénis congestionnés, tendus, désirants, nous ne soulagerons pas les tensions extrêmes, nous ne goûterons pas nos humeurs salines, nous ne pénétrerons pas nos cavités glutineuses, nos doigts ne se prendront pas dans les chevelures, nos sueurs resteront nôtres sans partage, nos gosiers resteront vides des cris que nos corps extrêmes ignoreront. Nous ne suffoquerons pas de l'air que nous avons bu d'un coup, nous n'aurons pas ce moment de suspension lorsque nous rentrerons à nouveau dans l'atmosphère de nos ordinaires, nous n'aurons pas à chercher le premier mot que nous nous dirons.

Il ne reste plus que le souvenir de ce qui n'a pas existé ce jour-là, ce que nous avons tellement désiré, qui nous ranime encore dans cette nuit d'insomnie alors que nous sommes déjà vieilleux. Nous viendra des beaux jours de la rue de l'Avre cette absence, qui n'est pas un regret. Qui n'est acte que parce que nous la glissons dans le vivant

NOUS AUTRES

du récit. Qui devient et chair et sang et joie parce qui est aussi geste. Nous vibrons. Nous avons vécu cette absence entre nous.

Faire des rêves érotiques nous déconcerte, nous nous réveillons humides et hors de souffle, nous pensions que cette immensité du désir sexuel nous était lointaine. En fait, nous dormions au bord d'un océan et une vague est venue nous lécher les pieds, nous comprenons que cette sauvagerie sera toujours là, marée irrépressible ou feu couvant, nous aurons encore à faire avec ça. Nous en restons babas.

Ces feux follets nous semblent aussi saugrenus que les légendes qui les soutiennent, émanation d'âmes en peine, survivance de ceux qui ne trouvent pas de repos au-delà de la vie. Ce qui est somme toute réel, puisque cette lumière est

NOUS AUTRES

la résultante d'une décomposition, méthane du cadavre, présence de la vie dans les au-delà que nous craignons de parcourir.

Tel est notre ravissemement, c'est un comble.

Maintenant, nos nuits sont longues autant que blanches. Nous regardons l'obscurité, nous la dévisageons, tentons d'en faire une compagnie. Puisqu'elle nous entoure qu'elle soit donc un peu amicale. Mais il y a quand même ce temps que nous n'arrivons pas à rendre vivace. Nous le meublons, nous mettons les écouteurs de notre radio dans nos oreilles et nous entendons la rediffusion d'émissions des époques où nous dormions comme des bûches. Nous regardons la nuit des villes trouée de lumières, les veilleuses de nos maisons, le sommeil de nos animaux, leur respiration ample et calme. Nous nous levons discrètement pour ne réveiller personne lorsque nous

NOUS AUTRES

ne sommes pas seul·e·s, mais même lorsque nous le sommes, nous essayons de rester silencieux, silencieuses. La nuit, sa majesté, nous l'impose et ne nous y tolère qu'à cette condition.

Nous ne reconnaissons pas notre appartement, nous y sommes étrangers et étrangères dans cette obscurité et pourtant elle nous abrite parfaitement. Nous sommes comme de petites chandelles dont la flamme tremble.

Nous mesurons le temps qui nous sépare de la rue de l'Avre. En gros, quarante ans. Notre étonnement est grand de pouvoir lier par les sauts de cabri de notre mémoire des faits aussi dissemblables. Et puis pas si grand. Il y a toujours eu finalement ces couches épidermiques. Le profond, la surface, le poreux, le souple, notre peau qui n'est plus la même, pas une seule cellule semblable et notre peau pourtant.

Les années nous chiffonnent, nous lissent, nous poncent, nous desquamant.

Nous sommes surpris.es de nous voir si fri-

NOUS AUTRES

pé·e·s, si abîmé·e·s, si défiguré·e·s et si sensibles,
si doux et douces, si aimant·e·s.

Nous avons travaillé dans des services avec des dactylos qui tapaient nos rapports. Lorsque ce n'était pas possible, nous écrivions à la main, inondant nos textes de blanco pâteux dont nous aimions l'odeur. Il a fallu apprendre à taper à la machine, puis à utiliser un traitement de texte. Notre émerveillement était si fort. C'était tellement impressionnant de ne pas avoir à réécrire la page à cause d'une faute, de couper-coller, de chercher nos sources sur Internet. Nous utilisons des téléphones qui nous escortent partout au point que nous sommes perdu·e·s, largué·e·s sans eux. Nous avons du mal à nous souvenir de nous, jeunes, sans télévision, sans téléphone fixe

NOUS AUTRES

même. Nous ne savons plus comment nous nous donnions rendez-vous. Nous pouvons évoquer les émissions vues chez les voisins ou derrière la vitre du marchand, le plaisir de l'enveloppe à décacheter, des cartes postales.

Mais nous sommes tellement loin de ce passé, nous le retrouvons comme certains objets dans les brocantes, ils nous serrent un peu le cœur, nous les achetons pour ne pas les laisser dans leur corruptible désuétude, mais nous voyons bien que nous ne pouvons pas renouer avec eux. Notre passé est une constellation d'étoiles mortes dont la persistance de la lumière ne nous leurre pas.

Nous avions des élans vers vous, enfermés là, que cette époque portait, car les prisons étaient au cœur du combat des philosophes, des historiens, des sociologues, des intellectuels qui nous enseignaient le monde. Nous étions dans la fureur et la joie aussi de venir vous aider (nous ne savions pas à quoi, nous verrions bien), nous avons vu tellement de visages que la prison ravine et aussi la vie si dure dehors, nous avons partagé avec vous ces versants, dehors/dedans, comme des adrets et des ubacs, que nous étions assez seul·e·s à ressentir. Nous vous avons écoutés, avons lu sur vos lèvres des mots parfois rares ou haineux ou accablés.

Alors que nous ne travaillons plus à votre *insertion* (mot discutable comme tant d'autres) nous sommes saturé·e·s de vos malheurs, vos horreurs, vos violences, infligées ou subies comme les houles des mêmes marées. Lorsque vous aviez vieilli nous avions cessé de vous secouer, car vous étiez comme ces hippocampes séchés que toute manipulation peut effriter. Et nous sommes si semblables aujourd'hui que rien ne nous oblige plus à vous voir. Des hippocampes aussi, tout secs, friables aussi, originaires, oui, du même océan. Nous avons goûté la même amertume, elle nous déborde. Nous avions toustes dit que quand nous aurions cessé ce travail, nous n'irions plus jamais au bord de vos vides.

Mais ce sont d'autres mers et d'autres vagues et d'autres malheurs qui nous rapprocheront puisque vous êtes venus vous échouer au pied de nos maisons. Nous vous avons dit *migrants* et nous avons rejeté ce mot, puis *réfugiés*, rejeté aussi, dit provisoirement *exilés*. Nous n'avons plus le même courage, moins d'élans, les intellectuels

TOUT CE QUI NOUS ÉTAIT À VENIR

qui, hier, nous avaient tellement éclairé·e·s ont du mal aujourd’hui à percer le mur du monde si peu attentif. Nous sommes un peu seul·e·s avec vos histoires.

Nous nous sommes donné rendez-vous, au métro Pont Marie à l'aube. Nous attendons avec impatience de voir nos silhouettes émerger du petit jour. Hier jusque tard, nous avons peint des lettres carmin sur un grand rouleau de papier blanc, nous avons hésité sur les mots, il y avait beaucoup de façons de dire. Avant, nous avons eu la gorge serrée par la colère, l'étouffement de nos pensées solitaires, la tristesse qui s'ensuit et le sang tourné parce que la capitaine d'un navire de sauvetage avait passé outre l'ordre de ne pas débarquer sa cargaison humaine sur les côtes de Lampedusa.

TOUT CE QUI NOUS ÉTAIT À VENIR

Nous savons comment nous joindre, nous savons donner les rendez-vous. Nous savons couper à toute allure les petits bouts de gaffer qui fixeront notre banderole sur le pont de l'Archevêché. Nous avons choisi CAPITAINE CAROLA RACKETE, NOTRE-DAME DE L'EUROPE, # SEAWATCH3. Nous avons pensé en nous endormant à celle qui est dans sa cellule et qui, comme nous, ne dort pas. Nous avons pensé aux quarante exilés qu'elle a sauvés en forçant un barrage maritime et en confortant ainsi le droit humain.

Notre banderole est attachée. Le matin est pur, il est très tôt, nous ne voyons pas souvent ce quartier au jour à peine levé, coloré d'un trait de soleil. C'est doux. Nous disons *putain, c'est beau Paris*, nous trouvons que notre bannière de papier aussi est belle dans cette lumière, avec la cathédrale brûlée, mutilée, en fond. Nous prenons des photos avec nos portables. Nous les ferons circuler sur nos réseaux car nous savons que notre banderole est fragile. À onze heures trente,

le nom de Carola Rackete a été arraché, sans doute par des cathos intégristes. Il ne reste plus que CAPITAINE... NOTRE-DAME DE L'EUROPE. Nous savons que les employés de la ville devront faire le reste du boulot, nous imaginons qu'ils tenteront de reconstituer la phrase. Nous ne savons pas si ça leur évoquera quelque chose. Nous pensons que, oui, l'un d'entre eux aurait pris la route aussi pour venir à Paris depuis son pays mangé par la guerre. Nous pensons que, finalement, nos gestes sont reliés.

Nous imaginons que nous sommes beaucoup invisiblement. Nous sommes des rêveurs, des rêveuses. Nous ne savons pas si c'est péjoratif. Nous avançons par les à-coups que notre peine transmute en colère, pour nous soulager. Nous ignorons les rapports de force, les lois du marché, de la majorité, des présidents élus, du commerce, de la diplomatie, des élections. Nous n'avons pas toujours été comme ça. Mais, tout à coup, les principes que nous avons défendus nous écrasent. La démocratie nous a écrasé·e·s,

TOUT CE QUI NOUS ÉTAIT À VENIR

la moitié du pays qui vote le fait à l'extrême droite. Ça nous effare. Nous continuons à nous dire qu'il n'y a pas d'alternative. Mais nous ne savons plus. Vraiment nous ne savons plus.

Le nombre invraisemblable de manifestations à nos compteurs militants. Nous partons de chez nous, avec notre petite pancarte, nos sigles, nos signes de reconnaissance. Les usagers du métro nous regardent, indifférents ou amusés. Nous essayons de repérer un voisin de compartiment identifié lui aussi. Souvent il n'y a pas, car nous allons à des manifs qui n'intéressent personne, des manifs pas catégorielles, des manifs sur les droits des gens, et souvent des gens pas d'ici. On arrive sur une zone pelée de monde, on a un peu le cœur serré, finalement on n'a jamais cessé d'y croire à la possibilité de convaincre, malgré les démentis des places vides. Et puis

les rangs se remplument un peu. On met du temps à partir, parce qu'il y a toujours l'espoir que d'autres arrivent. L'un d'entre nous va dire *on est nombreux finalement*, nous allons le croire, pour ne pas nous arracher la peau, presque par politesse, pour notre espoir qu'il faut pourtant soigner avec nos propres armes. Nous sommes là, c'est l'essentiel, non ? Non. Mais ça ne suffit pas pour renoncer. Est-ce que c'est ça la foi ? Ce qui tend vers l'impossible, sans en avoir d'amer-tume, sans se soucier d'être plausibles. Pas un devoir mais une certitude, de l'inébranlable sur des fils de soie. Il nous faut crier et chanter plus fort pour nous faire entendre. On a une sono, un petit camion tout seul, c'est le corbillard du pauvre, cette histoire. De la musique, assez souvent les mêmes chants, mais on les aime. On pourrait pleurer, pourtant on fait le job. On crie, on chante, on distribue des tracts trop longs et assez illisibles. Nous hurlons *non à Dublin* et les passants se questionnent sur ce qu'a bien pu nous faire la capitale de l'Irlande pour générer autant de cris, ignorant les traités qui nous inter-

NOUS AUTRES

disent une circulation libre. Il n'y a même pas de police pour nous violenter.

Et une émotion pure finit toujours par saillir.
Notre inusable cyprine de militants.

Parfois aussi nous allons à des grosses manifs, larges, toutes les rues prises, le sentiment de la puissance, de la force, nous sommes *le peuple*. Nous regardons tout ce que nos voisins ont inventé comme slogans, c'est souvent drôle, astucieux. Nous prenons des photos pour les mettre sur nos pages Facebook.

Parfois, nous allons seul·e·s à des manifs où nous ne connaissons personne, nous sommes quand même le peuple. Nous longeons le cortège, nous nous démanchons le cou pour voir quelles sont les organisations présentes.

Parfois notre émotion est si forte, elle nous bouleverse. Parce que Malik Oussekine avait été tué par la police dans une manifestation précédente s'opposant à une réforme universitaire, un immense cortège se leva et passa devant la maison d'arrêt de la Santé. Les détenus aux fenêtres criaient et frappaient dans les mains et la foule s'arrêtait et les saluait. Et nous pleurions, de joie, de soulagement. Finalement qu'avons-nous tellement espéré sinon ça, la politisation des détenus, la politisation consciente, volontaire, coordonnée, la colère et la rage mise en forme politique, leur révolte jointe à celle des autres.

Voilà, c'est cette scène dont nous avions rêvé, et elle est là, sur nos joues humides. On n'est pas seulement le peuple, on est le peuple et l'Histoire. Notre cœur va exploser.

Parfois, c'était raté. Des gamins étaient venus foutre le bazar dans la manif, des gamins qui pouvaient tout à fait être ceux que nous avions vus assez souvent en cellule, et qui poussaient les manifestants à créer un service d'ordre,

TOUT CE QUI NOUS ÉTAIT À VENIR

mains jointes pour former une chaîne symbolique aux cris de *ne les laissez pas entrer!* Et nous, osant rompre cette unité dont la manif était la démonstration et la cause, hurlant que non, *ne pas les laisser dehors, les faire venir dedans au milieu de nous, c'est leur place, pas encore une fois dehors.* Personne ne bronchait. Nous avions préféré quitter le cortège.

Ce sont dorénavant des silhouettes en noir qui agitent les services d'ordre et cherchent l'affrontement. Nous partons de plus en plus souvent, trop de gaz, trop de coups, plus assez agiles.

Et puis, nous sommes appelé·e·s encore une fois (*appelé·e·s*, comme par le sacré, les voix, les dieux, comme c'est idiot et vivace) parce qu'un homme s'est fait tuer aux USA parce qu'il était noir et qu'ici on meurt pareil, de la même ségrégation, du même étouffement, réel ou symbolique. Nous n'y croyons plus, nous avons le souvenir d'une autre manifestation contre le racisme, appelée par toute *la gauche* (nous ne

savons plus quand nous avons employé ce mot sans ricaner), une manifestation de vieilleux, comme nous, sans élan, par pur devoir, sans incarnation, une manifestation de morts-vivants. Nous avions pleuré, dit que les manifs, c'est fini, c'est sur les réseaux sociaux que ça se passe maintenant.

Puis, voilà que nous comprenons que tout est remis en cause, nous sommes avec d'autres, tellement plus jeunes, tellement plus déterminé·e·s, ouvrageant leur monde dans lequel nous sommes des ombres du passé, mais encore là. Encore là pour nous sentir frissonner. Iels ne sont pas solidaires, iels sont au cœur, iels sont les sujets, dans le double sens du mot, l'enjeu, la cause, l'assujetti et l'auteur. Nous sommes un peu à côté, dans une dépossession heureuse d'avoir tout à refaire, tout à repenser, dans le ravissement de défaire notre vieux pull feutré.

Puis, plus rien. Nous n'avons pas pu rejoindre les derniers cortèges, nous les avons regardés à la

TOUT CE QUI NOUS ÉTAIT À VENIR

télé. Il y a, comme pour chaque nouvelle défaillance, cette stupéfaction, c'est à nous que ça arrive? Nous voulons croire que c'est temporaire, une éclipse, nous irons encore en manif. Mais le temporaire dont notre temps est fait ignore les retournements de situation, il avance, il n'y a pas de circularité dans le temps humain. Ce n'est pas l'inéluctable de la fin qui nous fait peur. C'est d'être soustrait·e·s au nous absolu qu'est le mouvement collectif de rue. Nous sommes effacé·e·s de cette matrice, nous ne savons plus comment rendre visible notre présence au monde, un déficit d'existence.

Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés. À envisager: ne plus avoir d'ivresse, ne plus avoir d'ivresse avec le corps collectif? Notre hiver commence.

Nous entendons *Suzanne* et nous avons le cœur serré, nous entendons *Septembre* (*quel joli temps*) et nous avons le cœur serré, nous entendons *Est-ce ainsi que les hommes vivent?* et nous avons le cœur serré, nous entendons *Travelling Light* et nous avons le cœur serré, nous entendons *La nuit je mens* et nous avons le cœur serré, nous entendons *I Started a Joke*, nous entendons *Soweto Sorrow* et nous avons le cœur serré, nous entendons *Mes jeunes années* et nous avons le cœur serré. *Travelling Light* nous fait encore pleurer, et la peau frémît lorsqu'on entend le *September Song* de Django. *Le temps de l'amour* est long et court et dure toujours, oui.

TOUT CE QUI NOUS ÉTAIT À VENIR

Dix heures du soir en été (comment décrire le jardin dévasté), c'était beau.

Night in White Satin, c'était beau.

Nous attendons avec ferveur ce qui nous serra le cœur plus tard, lorsque la chanson de maintenant sera tombée dans le passé, toujours là, brûlante des jours où nous ne pouvons plus être. *Never reaching the end.*

Si ce délice nous sera accordé, nous ne savons pas.

Pourtant arrive jusqu'à nous :

Dis-moi toi, ce que t'inspire la beauté du jour

Viens vers moi que j'en respire

Un beau chant d'amour.

Au théâtre, le chorégraphe Angelin Preljocaj mélange curieusement les leçons de Gilles Deleuze et la musique de Jimi Hendrix.

Sur scène l'alliance Hendrix/Deleuze est exacte, indiscutable. Nous sommes saisi·e·s par la justesse, et l'émotion de retrouver cette époque où Gilles Deleuze enseignait à Vincennes, où d'ailleurs nous n'étions que pour sa clôture avec notre petit panneau DANS UN MONDE QUADRILLÉ (il s'agissait de parler de la prison). Vincennes a disparu, il n'en reste matériellement rien.

Viennent de longues citations de Spinoza qui nous égarent un peu. Puis cette révélation sur la

TOUT CE QUI NOUS ÉTAIT À VENIR

distinction entre l'immortalité (nous ne sommes pas immortels) et l'éternité (nous pouvons être éternels). Exactement comme Vincennes, morte et éternelle.

Nous avons dit *j'ai pris un coup de vieux* et l'expression elle-même est datée. De plus en plus souvent nous avons des références dépassées, inaudibles, on le voit sur le visage de nos interlocuteurs plus jeunes que ça n'atteint pas, ça ne fait plus rire, le contexte est perdu. Nous n'avons pas le souvenir d'avoir connu un tel décalage avec les vieilles personnes de notre jeunesse, peut-être alors le pays était-il immuablement vieux ?

Nectar et Glou-glou, Modeste et Pompon, Achille Talon, la larme à l'œil et la crotte au cul, il y a belle lurette, on a connu des jours

plus sombres, vieux comme les couilles à Pétain, bouffer les pissenlits par la racine, raide comme un passe-lacet, avoir les foies (ou les miquettes), fumer la moquette, la zonzon. Les tics de langage: d'où tu parles?, j'veux dire, au niveau du vécu, savoir être/savoir faire, de quoi [...] est-il le nom?

On nous dit que *ça sent l'herbe*, nous regardons rapidement autour de nous pour nous assurer qu'il s'agit bien de graminées plutôt que de marijuana, toujours un peu incertain·e·s sur le vocabulaire des plus jeunes, toujours un peu craintifs et craintives de ne pas être dans le coup. Cherchant sur Internet ce que veulent dire *mainstream, bitcoin, lounge, zgeg*.

Nous n'essayons pas de prendre le langage des plus jeunes, nous nous effarons de les entendre dire *la mec* et pas *la meuf*, nous nous amusons de réentendre les argotiques *daron* et *daronne*.

Mais toujours cette crainte d'énoncer une pensée ancienne, décalée, inadaptée, érodée. Même si nous savons qu'une pensée jeune peut

aussi souffrir de son impulsivité. On pense avec son âge, son corps, son temps et leur être fidèles, c'est aussi penser juste. Pourtant, nous doutons.

Immutable renversement des temps et de son vocabulaire, sa diction aussi, la façon dont les intonations ont changé dans nos banlieues parisiennes, la gouaille argotique a glissé vers un métissage qui garde les traces de la langue des parents (Maghreb, Afrique) pour composer cette élocution forte avec la multiplication d'accents graves.

Et nous sommes heureux, heureuse de vous entendre, de voir tracer les temps, que vous apportiez vos syllabes neuves, éblouissantes.

Et associer cela, votre timbre, vos mots nouveaux, à ce qui surgit dans la langue pour ne pas escamoter le féminin, lui donner sa part de chair, parce que c'est bien de cela qu'il s'agit, du vif dans le langage et d'y tenir touistes, sans réserve, égales, égaux. Tâtonner, chercher, patauger mais avec la joie intense, presque enfantine, d'avoir pu se mesurer ici avec ce *nous*, petite

TOUT CE QUI NOUS ÉTAIT À VENIR

communauté qui ne soit pas hors du genre, hors du langage qui doit nous porter toustes, sinon ce n'est pas la peine.